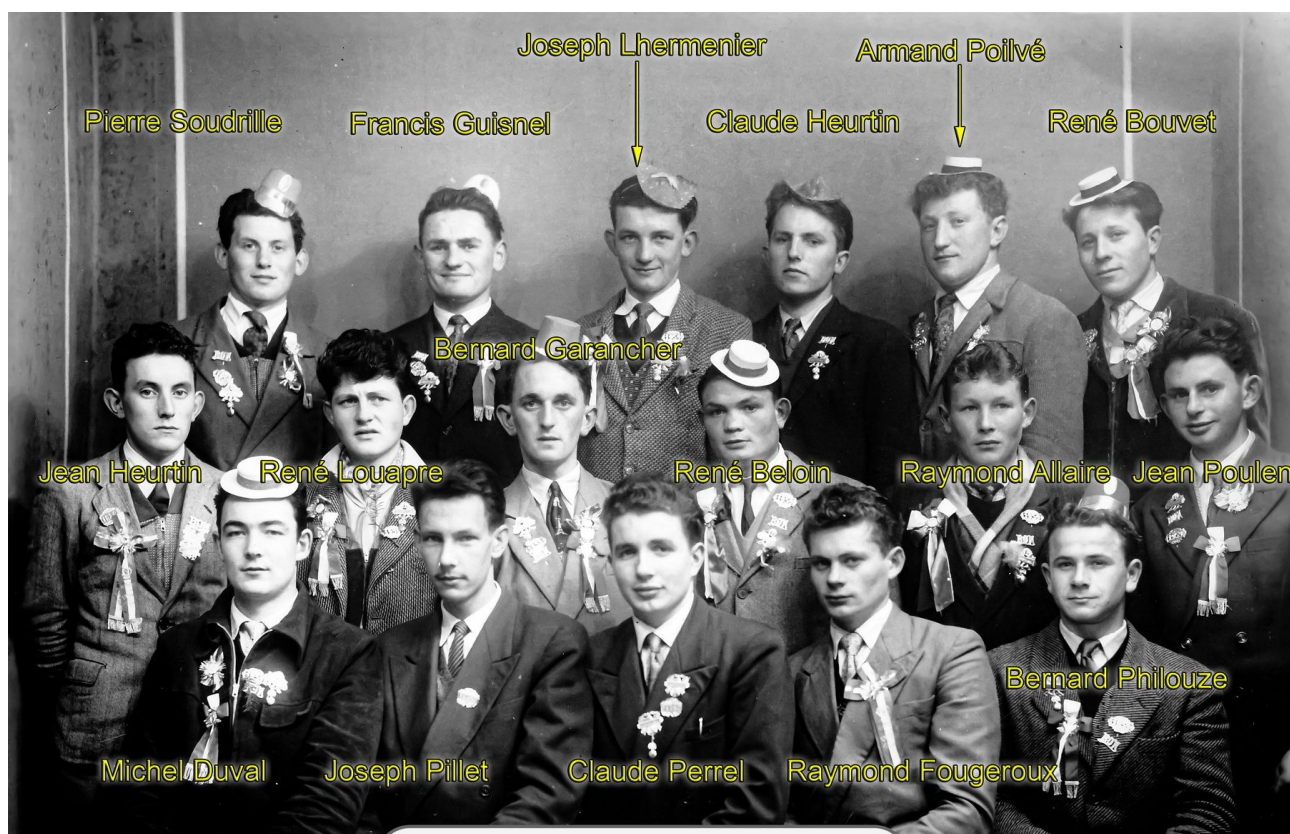


Les appelés d'Acigné et la guerre en Algérie

Alain Racineux, mars 2023

Acigné Autrefois

En mars 2022, nous avons célébré les 60 ans des accords d'Évian qui initiaient la fin de la guerre d'Algérie, après huit ans d'une guerre violente physiquement et psychologiquement (1954-1962). Elle impliqua les appelés du contingent. Sur Acigné, il y eut 90 jeunes concernés par le service militaire en terre algérienne, et fort heureusement aucun n'y laissa la vie mais peut-être quelques traumatismes. Soixante ans après les événements, ils ont maintenant plus de 80 ans. Il était donc temps de les interroger sur leurs souvenirs et sur leur vécu de ce conflit, ce que nous avons fait. Douze ont accepté de témoigner (six n'ont pas souhaité le faire, d'autres n'ont pu être interrogés faute de temps ou de disponibilité).



ACIGNE Classe 1959

Photographie des conscrits de la classe 1959 d'Acigné. La plupart durent servir 28 mois en Algérie.

Que ceux qui ont bien voulu témoigner soient ici remerciés. Il s'agit de MM. Lucien Besnard, René Bouvet, Louis Brochard, Gilbert Enfon, Raymond Fougeroux, Francis Guisnel, Constant Marchand, André Marquet, Joseph Rougé, Pierre Sourdrille, auxquels il convient d'ajouter deux jeunes de l'époque : Chantal P., alors écolière en Algérie, et Denis Fournier, fils du sergent-chef François Fournier, qui fut fait prisonnier par le F.L.N. Les récits de ces témoins avec 140 photos sont consultables auprès de l'U.N.C. d'Acigné, qui tient à disposition une brochure de 60 pages sur le sujet. Celle-ci a aussi été transmise aux Archives départementales.

Patience et longueur de temps

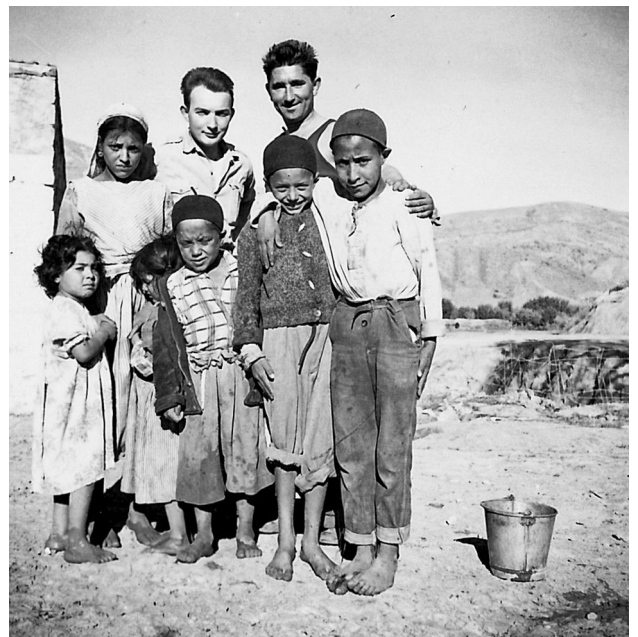
Quels souvenirs émergent principalement de cette période en Algérie ? Tout d'abord qu'il s'agissait d'un beau cadre de vie, avec des paysages très variés, parfois sauvages, et des oranges succulentes. La température était chaude en journée, même très chaude vers le sud saharien. Mais par contre il pouvait faire froid la nuit, surtout en hiver. La population, elle, était plutôt pauvre, habitant en campagne dans des « mechtas » ou maisons modestes en briques ou torchis. Le contingent avait d'ordinaire peu de contacts suivis avec elle, sinon pour les affaires courantes, sur les marchés et avec les supplétifs. De même les contacts avec les Pieds-Noirs étaient ordinairement limités, sauf avec les soldats du cru. Deux mondes différents se côtoyaient sans nécessairement sympathiser. Dans cette guerre qui s'étalait dans le temps, le gouvernement français avait allongé de dix mois la durée du service militaire, auquel les appelés devaient consacrer 28 mois en tout. Pour la majorité c'était ressenti comme très long, au moment des plus belles années de leur vie. Aussi la plupart ne rêvaient que d'une chose : la quille, symbole de libération ou fin de service.



"La quille", c'est à dire la fin de la période militaire, fêtée en 1961 sur un aéroport au sud d'Alger par Raymond Fougeroux (deuxième en partant de la droite, accroupi) et ses camarades.

Les racines du conflit

Au moment où éclata la guerre en 1954 - conflit que l'on qualifia d'abord d'opérations de maintien de l'ordre - plusieurs inégalités apparaissaient clairement. D'abord inégalité dans la répartition de la population : il y avait alors neuf fois plus d'Arabes et de Kabyles que d'Européens, avec inégalité des droits. Ensuite inégalité dans l'autonomie : le Maroc et la Tunisie, anciens protectorats et pays voisins obtiennent du gouvernement français leur indépendance en mars 1956. Celle-ci est exclue pour l'Algérie, sans doute à cause du grand nombre de Pieds-Noirs implantés dans le pays. La soif d'indépendance devient le moteur de la rébellion. Mais deux courants s'affrontent : le MNA (Mouvement National Algérien), partisan d'un compromis avec la France, et le FLN (Front de Libération Nationale), beaucoup plus intransigeant. Au cours d'affrontements internes, qui firent des milliers de victimes y compris en France, la ligne dure du FLN finit par l'emporter.



Appelés avec des enfants, dans le bled (la campagne, terme qui n'était pas péjoratif).

Confrontés au déclenchement de la violence

Dans cette guerre, la violence ne fit qu'aller crescendo avec le prolongement des affrontements. Du côté français, on utilisa le napalm pour bombarder des zones touffues où avaient été repérés des groupes de rebelles. René Bouvet se rappelle des incendies et de l'odeur d'essence persistante qui s'ensuivait. Le 2^{ème} Bureau (bureau de renseignement) utilisa la torture, ce qui lui fut longuement reproché, pour faire parler les suspects au moyen d'une dynamo envoyant des décharges électriques. Un ancien combattant se souvient que ce moyen avait même été appliqué à un fellagha blessé. Il y avait aussi des exécutions sommaires. Un autre combattant fut choqué de voir qu'on fit fusiller deux tireurs adverses en présence des habitants du village dans lequel ils avaient été capturés.



En opération dans le djebel (la montagne).

De leur côté, les combattants du F.L.N. n'hésitaient pas à semer la terreur. Ils se livraient à des attentats plus ou moins aveugles ciblés dans les villes. Raymond Fougeroux se rappelle de vélos piégés à Boufarik en 1960. Des explosifs reliés à une minuterie avaient été placés dans les sacs d'une bicyclette sur un grand boulevard. Lorsque l'explosion eut lieu, un rassemblement de foule se produisit. C'est alors que quelques minutes plus tard, une seconde bicyclette piégée explosa à son tour. Il y eut huit morts en tout. Dans la campagne le FLN pratiquait des embuscades dans des endroits qu'il connaissait bien. Il y avait des morts et quand les fellaghas restaient maîtres du terrain, il leur arrivait d'égorger les survivants et de mutiler les cadavres. Denis Fournier se souvient que son père François Fournier avait été parmi les soldats français faits prisonniers par le FLN, en 1958 dans la région d'Aflou. Il fut heureusement libéré un an après, mais les trois quarts des Français capturés furent à jamais portés disparus.



Les embuscades étaient fréquentes.

Citation militaire d'un appelé Acignolais.



Isolement international et adversaires invisibles

La France fut à un moment isolée diplomatiquement et désavouée par l'ONU sur la scène internationale. Cependant sur place, outre l'armée des engagés et la Légion étrangère, l'armée française pouvait compter sur des forces indigènes supplétives, ceux qu'on appelait généralement les harkis. Pierre Sourdrille estime que leur aide était précieuse car, dit-il, sans eux notre armée aurait été battue rapidement par un adversaire bien armé et passé maître dans l'art du camouflage. Malheureusement beaucoup ont été abandonnés par la France et assassinés après les accords d'Évian par leurs ennemis, poussés par la vengeance.



Colonne de harkis en marche.

Tout ce contexte de menaces en a traumatisé plus d'un, car c'était une guerre où régnait en permanence la méfiance et où l'on pouvait se faire attaquer à tout moment dans un combat sans front bien défini. Les mauvais souvenirs ont fait que plusieurs anciens combattants ne veulent pas évoquer ce passé, et beaucoup ne souhaitent pas retourner en Algérie, comme si c'était un pays devenu hostile.

Amertume et rancœurs

La prolongation d'une guerre apparemment sans issue amena le gouvernement français à faire appel au Général de Gaulle, espérant trouver en lui l'homme providentiel. Celui-ci choisit d'abord l'option militaire afin de réduire la rébellion par la force. Ce fut le plan Challe, déclenché systématiquement d'Ouest en Est à partir de février 1959 avec d'importants moyens matériels et humains. Il décima sévèrement l'adversaire, tel un rouleau compresseur (26 000 rebelles tués, 10 000 prisonniers), mais il ne parvint pas à le juguler. Et la guérilla continua. René Bouvet se souvient qu'un prisonnier fellagha, instituteur de métier, lui avait dit : « Vous aurez beau faire, vous ne gagnerez pas cette guerre » !

Devant l'impasse qui se profilait, le général de Gaulle proposa un référendum sur l'autodétermination de l'Algérie en janvier 1961. Il fut approuvé à 75% en métropole et à 70% en Algérie. Les Pieds-Noirs dans leur ensemble crièrent à la trahison en réaction à ce qu'ils considéraient comme une politique d'abandon de l'Algérie française et quatre généraux fomentèrent un putsch à Alger le 21 avril 1961. Mais de Gaulle interdit d'exécuter leurs ordres et les appelés du contingent ne suivirent pas la sédition. Le putsch échoua. Les partisans de l'Algérie française créèrent alors l'OAS (Organisation de l'Armée Secrète), qui se manifesta par de nombreux attentats contre les gaullistes et contre les musulmans. Le général de Gaulle lui-même fut visé par un attentat au Petit-Clamart, qui le manqua de peu (août 1962).

Au bout du compte, la situation se dégrada sérieusement entre les Français. Des intellectuels de gauche et des communistes soutenaient le FLN et même l'aidaient (déserteurs et porteurs de valise). A l'inverse des membres de l'OAS s'accrochaient à l'idée d'Algérie française par les armes et par les attentats. Dans ce contexte tendu des Français tirèrent même contre des Français. L'armée encercla le quartier de Bab-el-Oued à Alger, censé être un repaire de l'OAS. Le quartier fut assiégé et perquisitionné pendant deux semaines (3 000 arrestations, 700 armes saisies). Un affrontement sanglant eut lieu le 26 mars 1962 rue d'Isly à Alger ; il fit 62 morts et 200 blessés. Une habitante actuelle d'Acigné y était et en est restée traumatisée.

Il fallait que le conflit cesse. Le 19 mars 1962, le gouvernement français signa à Évian un accord de cessez-le-feu avec le FLN, accord ratifié en France par référendum avec 90% de oui. Il fut approuvé à son tour en Algérie le 1er juillet 1962. Le pays devint indépendant, après 132 ans de présence française. Cependant le FLN, qui avait essuyé beaucoup de pertes dans cette guerre, se livra à une vengeance post-accord. Des milliers d'Européens furent enlevés et assassinés, en particulier à Oran ; les harkis qui étaient restés sur place furent en grande partie massacrés et les Pieds-Noirs furent poussés à partir avec le slogan : « La valise ou le cercueil », si bien qu'effectivement un million d'entre eux s'exilèrent en France, en abandonnant derrière eux tous leurs biens, leurs terres et leurs maisons.

Tout cela laissa amertume et rancœurs, qui durent encore.



L'exil massif des Pieds-Noirs.

Camaraderie et baraka

Malgré tout, des appelés d'Acigné gardent de bons souvenirs de cette période. C'est tout d'abord la bonne camaraderie qui régnait le plus souvent dans les unités, où chacun tâchait réciproquement de se remonter le moral.



Joyeuse camaraderie dans la chambrée.

Plus tard, il y eut des réunions d'anciens, avec leurs conjoints en France. Ce fut le cas pour Louis Brochard, qui reprit contact avec sa compagnie quarante ans après. Il eut le plaisir de constater que la camaraderie y était restée intacte. Il ne fut pas le seul à faire ce constat.

Certains gardent de bons souvenirs de liens tissés avec la population. Ce fut le cas de Raymond Fougeroux, qui avait sympathisé avec un cordonnier harki, lequel l'invitait de temps à autre chez lui. Quant à Gilbert Enfon, il se souvient de contacts pacifiques avec les Kabyles de Draa-el-Mizan lorsque les militaires de son unité jouaient au football contre l'équipe locale de la commune. De son côté, Francis Guisnel évoque les bonnes relations que son unité avait avec les Touaregs du Sahara, qui étaient alors pauvres mais très francophiles.

Parmi les sourires du destin, il y a eu ceux qui ont échappé à la mort in extremis. On disait alors qu'ils avaient eu la baraka, qui signifie en arabe « faveur du ciel ». Trois Acignolais furent dans ce cas : André Marquet devait faire partie d'un convoi qui se rendait de Mascara à Oran, mais il ne put partir car son camion était en panne ce jour-là. Heureusement pour lui, car le convoi tomba dans une embuscade : il y eut 7 morts. Constant Marchand, lui, fut pris dans une véritable embuscade. Son lieutenant lui cria ; « Sauve qui peut ! ». Étant spahi à cheval, il éperonna sa monture qui fila à toute allure sous la mitraille. Les balles sifflaient à ses oreilles et les branches tombaient autour de lui sur 400 m, mais il en réchappa contrairement à trois de ses camarades qui furent tués. Il reste reconnaissant à son cheval de lui avoir ainsi sauvé la vie. Pierre Sourdrille de son côté s'était arrêté près d'un fourré, lorsqu'un char pour s'amuser fonça dans le fourré. Un cri jaillit : c'était un fellagha caché à deux mètres derrière notre ami et qui donc aurait pu le tuer à l'improviste. Le fellagha, blessé, fut fait prisonnier aussitôt.

Retrouvailles inespérées

Les années ont passé. L'Algérie d'aujourd'hui, magnifique pays, souffre pourtant d'un déficit touristique et peu d'anciens combattants ont osé y retourner. Lucien Besnard fut cependant de ceux-là. En 2007, il est allé avec une douzaine d'anciens de son régiment en voyage organisé pendant une semaine autour d'Oran sur les anciens lieux de leur service militaire. A leur très grande surprise, ils ont été accueillis à bras ouverts. Partout des municipalités les accueillaient, des familles les recevaient, on leur faisait visiter des villages. Bref les gens ne savaient pas quoi faire pour leur être agréables. Ils n'étaient pas au bout de leurs surprises. Un Algérien interpella l'organisateur et lui dit : « Je te reconnais. Tu étais infirmier et tu as soigné ma femme et ma fille. Pendant ce temps j'étais en face comme prisonnier fellagha ! » Et Lucien lui-même fut abordé par un homme taillé en armoire à glace, qui lui dit : « Toi, tu es Lucien. Tu étais radio. Mon père et mon oncle t'aimaient bien. Ils étaient harkis à Tiaret. » Incroyable ! Tout cela 45 ans après les événements ! C'est dire la résonance de ce conflit encore maintenant en Algérie.



Fraternisation franco-algérienne en 2007, près de 50 ans plus tard.

Dans cet épisode, la guerre était oubliée, on fraternisait. Espérons qu'après la disparition des irréductibles du ressentiment, des liens chaleureux pourront à nouveau se tisser parmi des frères jadis ennemis, situés des deux côtés de la Méditerranée.

Bibliographie :

- Association Culturelle St Hilaire des Landes : La guerre d'Algérie, 2012.
- Association 4ACG: Guerre d'Algérie, Guerre d'indépendance, L'Harmattan, 2013.
- Patrick Buisson : La guerre d'Algérie, Albin Michel, 2009.
- Jean-Yves Jaffrès : Notre guerre et notre vécu en Algérie, Témoignages, 2005.
- Jean-Yves Jaffrès : Militaires français prisonniers du FLN, 2009.
- Alain-G. Slama : La guerre d'Algérie. Histoire d'une déchirure. Gallimard, 1996.
- Yves Sudry: Les oueds rouges de l'Ouarsenis, L'Harmattan, 2015.
- UNC : Les Acignolais dans la guerre d'Algérie, 2022.

Cette dernière brochure, de 60 pages, se trouve en vente à l'UNC d'Acigné, 19 rue Saint Exupéry, pour le prix modeste de 5 euros.



LES ACIGNOLAIS DANS LA GUERRE D'ALGÉRIE

Recueil de témoignages de nos « anciens » sur leur vécu durant cette période difficile.



photo : Louis Brochard

Documents et témoignages recueillis par Alain Racineux de l'UNC Acigné